

LA PRISE DE POSSESSION PAR LA FRANCE DES ILES KERGUELEN

La France vient de prendre officiellement possession des îles Kerguelen.

On désigne sous ce nom un groupe d'îles situées dans le sud de l'océan Indien, à peu près à mi-route entre le cap de Bonne-Espérance et l'Australie, soit aux environs du 5° degré de latitude sud et du 70° degré de longitude est.

Les voiliers qui vont en Australie par le Cap passent généralement en laissant les îles Saint-Paul et Amsterdam, au nord, et les îles Kerguelen au sud, dont la route « au Grand-Cercle » les rapproche davantage.

Découvertes en 1772 par le chevalier de Kerguelen, amiral français, elles furent prises par lui pour un continent austral et les récits qu'il en fit déterminèrent le ministre à lui confier le commandement d'une nouvelle expédition chargée, l'année suivante, de prendre possession du « nouveau continent ». Rentré en France, le malheureux Kerguelen dut avouer qu'il s'était trompé. Jugé par un conseil de guerre, il fut condamné à la dégradation et à la prison qu'il subit au château de Saumur. Ajoutons que ce jugement par trop sévère fut cassé plus tard et que l'amiral, libre et réhabilité, mourut plus de vingt ans après, en 1797, à l'âge de cinquante-quatre ans.

Nous rappellerons, en passant, comme une première coïncidence, que l'un des principaux personnages du dernier roman de M. de Tinseau, publié dans l'illustration, est ce même chevalier de Kerguelen, qui devait immortaliser son nom par la découverte des îles.

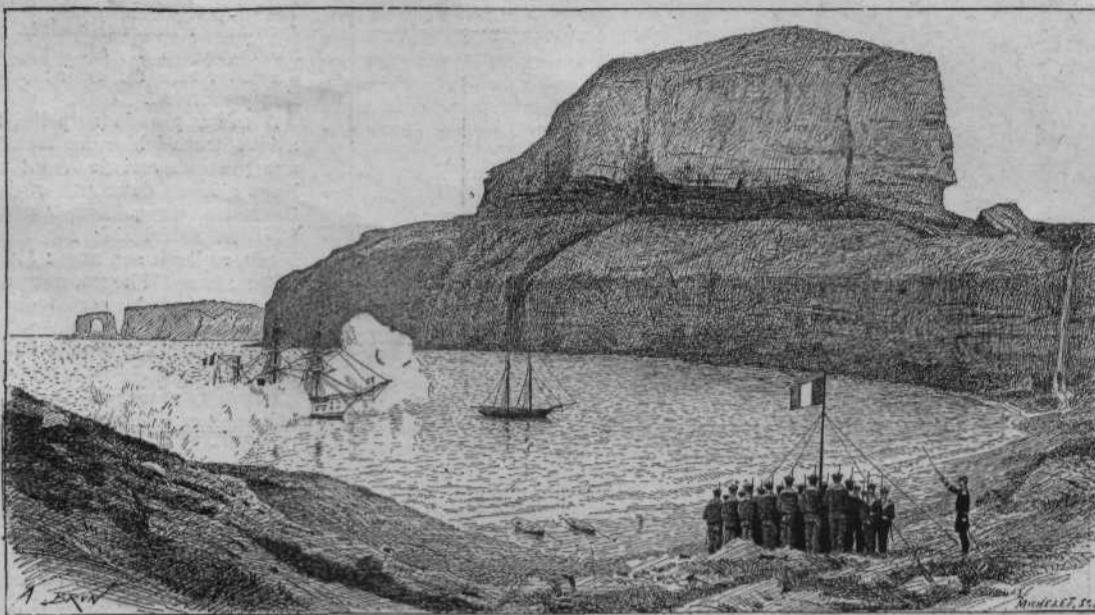
Visitées en 1776 par Cook, les îles de Kerguelen furent appelées par le navigateur anglais *îles de la Désolation*.

C'est, en effet, le nom qui convient à ces îles volcaniques et arides, battues par l'éternelle lame de l'ouest et noyées dans la brume glaciale pendant dix mois de l'année. C'est une autre Islande, plus sauvage encore,

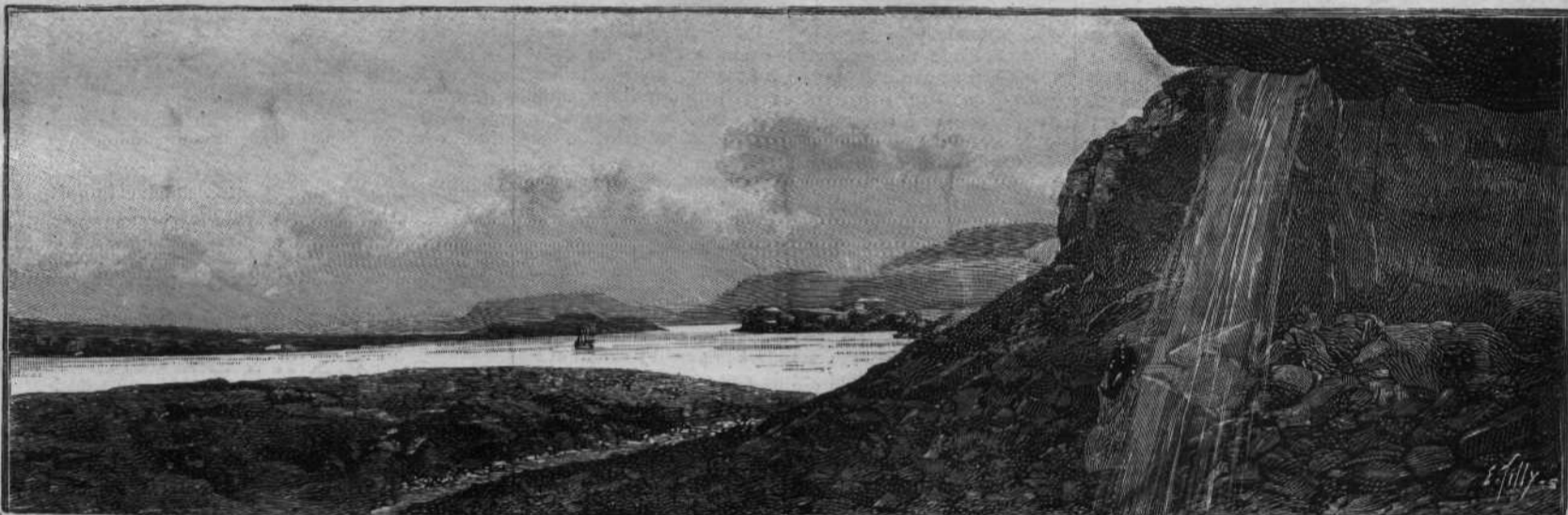
plus morne, si possible, que notre Islande d'Europe.

Et, pourtant, il n'est de terre si aride qui n'appelle la présence de l'homme quand il peut y trouver un gagne-pain, si périlleux et précaire qu'il soit; les baleiniers sont venus exploiter ces îles, pendant quelques

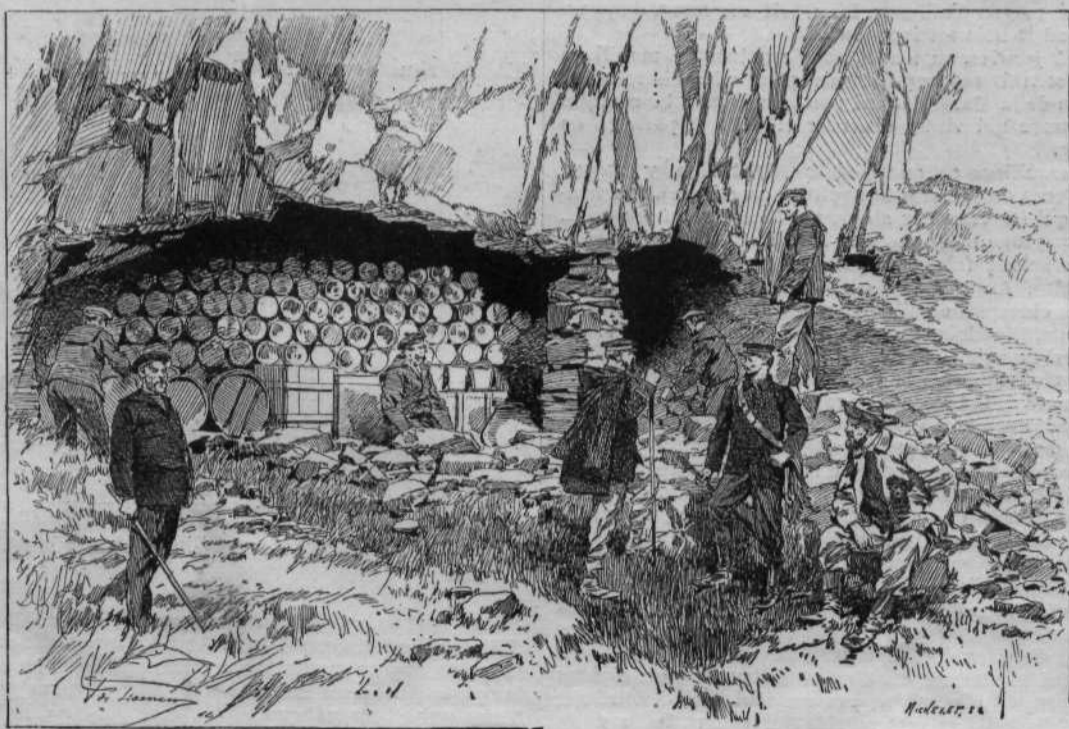
années, à la recherche des derniers cétacés réfugiés dans ces parages, puis se sont, rabattus sur les phoques, éléphants de mer, qu'on y trouvait encore en abondance, puisés derniers ayant fini par diminuer considérablement et par devenir plus farouches, les îles Kerguelen sont retombées dans une solitude presque absolue.



Les marins de « l'Eure » prenant possession des îles au nom de la France.



Le bassin de la Gazelle, dans l'île de Kerguelen: la cascade.



Le dépôt de provisions installé dans l'île par les marins de « l'Eure ».

. Il y a quatre ans, cependant, l'une des îles de ce groupe, l'île aux Cochons, servit de refuge pendant de longs mois à treize malheureux naufragés provenant du trois-mâts français le *Tamaris*. Ce dramatique naufrage fut connu par la romanesque capture d'un albatros qui en portait le récit écrit dans un tube de fer-blanc attaché à l'une de ses ailes. Une expédition envoyée au secours de ces malheureux arriva trop tard; peu de jours avant son arrivée, les naufragés, lassés d'attendre, étaient partis sur l'embarcation qui leur restait, et jamais, depuis, l'on n'a eu de leurs nouvelles.

Nous avons donné à cette époque, un récit de l'expédition, récit fait par un des officiers qui y avait pris part. Nous renvoyons nos lecteurs à notre numéro 2416, du 15 juin 1889, qui contenait, de plus, des détails et des dessins relatifs aux îles de Kerguelen.

En outre, notre roman si remarqué: *Le Fond d'un cœur*, paru en 1890, comporte, comme épisode principal, un récit de l'expédition envoyée à la recherche des naufragés des Kerguelen; il y est question d'un capitaine américain, Joseph Fuller, qui commandait la goélette *Francis Allyn* et qui se trouvait là au moment de l'expédition.

Cet homme existe toujours, il commande toujours sa goélette qui, elle non plus, n'est pas une conception du romancier; le *Francis Allyn* et son capitaine ont été vus lors de la prise de possession officielle récente des îles Kerguelen.

Un officier de marine attaché à cette expédition veut bien nous adresser, en même temps que des dessins reproduits ici, une intéressante lettre dont nous détachons les principaux fragments :

marins présenta les armes et que 21 coups de canon, tirés de l'Eure, réveillent tous les échos de la plage et confondent leurs volutes de fumée avec les spirales éperdues des oiseaux de l'île. C'est un spectacle d'une saisissante originalité auquel il est impossible d'assister sans ressentir une émotion profonde...

A notre grande surprise, nous avions trouvé hier au mouillage une goélette arrivée avant nous. Nous n'étions donc pas seuls ici. Ce matin, la goélette battait le pavillon américain; sur son tableau, se lisait son nom : *Francys Allyn* : tout à l'heure, nous avons vu assister à la cérémonie plusieurs hommes de son équipage. Leur capitaine s'appelle : JOSEPH

FULLER.

Ces deux noms ne disent-ils rien aux anciens lecteurs l'illustration ?

Poui moi, qui en suis un des plus fidèles, ce n'a pas été la moindre de mes surprises, dans cet étrange pays, d'y voir vivant, en chair et en os, un personnage de roman. Véritablement en os, plus qu'en chair, le capitaine Fuller qui est venu nous rendre visite tout à l'heure. Rien, d'ailleurs, du type classique du loup de mer. Grand et maigre, la figure encadrée d'une belle barbe blanche, le regard ouvert et rieur, caché

derrière des lunettes, il semble un professeur (l'université allemande plutôt qu'un aventurier marin fréquentant ces dangereux parages depuis une trentaine d'années. Son parler lent et méthodique accentue encore cette dissemblance.

Il connaît bien la région. Il est resté ici, seul, abandonné pendant onze mois, dénué de tout. Pendant onze mois, il a entendu le mugissement de la mer, le rugissement du vent, le grondement des torrents, il n'a vécu que de pingouins et de lapins. Et il on parle connue d'une très ordinaire aventure! C'est un optimiste qui trouve d'ailleurs, que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes et, il ne serait pas étonné de donner à entendre que ce meilleur des mondes pourrait bien être situé dans les îles de Kerguelen!

Avec sa goélette, il va partout dans les îles, chassant l'éléphant de mer, mouillant en pleine côte dans les parages les plus scabreux avec une sécurité admirable. Quand on lui demande un renseignement sur un mouillage, c'est toujours : « Plenty water, plenty » qu'il nous répond en souriant. Il a été enchanté d'apprendre qu'il a été question de lui dans un roman parisien; il s'est fait raconter le Fond d'un cœur d'un bout à l'autre. Il se trouvait à l'île de la Possession en janvier 1887, venant du Cap; c'était la première fois qu'il y venait et il n'y retourne plus, l'éléphant de mer en ayant à peu près complètement disparu. Son navire est, d'ailleurs le seul qui se livre actuellement à cette chasse. Il y a vingt ans, plus de dix goélettes américaines venaient annuellement ici...

Il est longtemps resté à causer avec nous : entre temps, le vent, s'est levé; quand il est parti dans sa baleinière, la mer était si forte qu'il n'a pu regagner sa goélette. Ce diable d'homme ne s'est pas ému pour si peu; il a accosté la plage et, pendant toute la nuit, nous avons vu briller un grand feu de bivouac qu'il a trouvé moyen d'allumer, Dieu sait comment, dans un pays où le bois est inconnu...

Le 3 janvier, au matin, nous quittons le mouillage qui est vraiment, trop mauvais, pour aller chercher le bassin de la Gazelle, ainsi nommée d'après la corvette allemande qui vint, y observer en 1874 le passage de Vénus.

Ce mouillage est en vérité excellent. Nous y passons huit jours de parfaite tranquillité au milieu d'une tempête qui fait rage aux alentours. *Suave mari magno!*...

Le paysage n'est, pas gai : l'étroite plage est surmontée de hautes falaises à pic d'où tombent, de superbes cascades. Au haut de ces falaises, on découvre de vastes champs de cailloux, semés de lacs et de lits de torrents. Plus loin, le mont Ross, dont le sommet est couvert de neige...

Au pied d'une roche, dans le fond d'un ravin, sur la côte nord de la baie, nous avons pratiqué, avec l'aide de la mine, une assez vaste caverne dans laquelle ont été déposées avec soin les provisions que l'Eure portait à destination des naufragés de l'avenir qui seront assurément heureux de trouver ici des conserves, des vêtements chauds et des allumettes renfermées dans des boîtes de fer-blanc bien soudées.

Déjà, dans une pareille pensée de prévoyance, la Gazelle avait laissé ici quelques couples de lapins qui se sont, extraordinairement reproduits depuis 1874. Nos marins en font des chasses très fructueuses avec toutes sortes d'engins de leur invention.

Quant, au poisson, d'ordinaire si abondant aux régions polaires, on n'en pêche pas un seul. Faut-il attribuer cette disette à la vase putride qui couvre le fond de toutes les rades ?...

Le 11 janvier, nous quittons le mouillage pour aller, dans l'île Adalbert, visiter le Havre-Marie, réputé le meilleur abri des Kerguelen. Il est excellent, en effet, par calme plat comme au soir de notre arrivée : mais quand, le lendemain, la brise d'ouest s'est mise à souffler en tempête, nous nous sommes trouvés, pendant trois jours, en assez fâcheuse position et, malgré nos deux ancres, nous avons pu craindre d'avoir à inaugurer, les premiers, notre dépôt de provisions !...

Le 15 janvier, par une embellie, nous appareillons, en route pour l'île Saint-Paul, où nous arrivons le 22.

C'est un volcan éteint, dont le cratère submergé constitue le port, grâce à une brèche de 50 mètres de large. Cette passe est défendue par une barre qui brise fortement par gros temps, au point d'en rendre l'accès parfois impossible. Nous avons la chance d'y entrer par calme plat, laissant à droite une roche isolée connue sous le nom de Pyramide.

«...Le 1er janvier 1893, à bord de l'avis transport l'Eure, nous naviguons, par temps superbe; c'est bien le printemps de l'hémisphère austral. Il y a vingt jours que nous avons quitté Diego-Suarez. Nous sommes très près du groupe des Kerguelen.

Tout à coup, droit devant nous, surgit le Bligh's Cape, rocher qui balise, en quelque sorte, l'entrée peu éloignée de Port-Christmas dont les côtes ne tardent pas à percer l'horizon légèrement embrumé. A 3 heures, le temps continue à être au beau; cependant, des images noires commencent à se former et la brume monte de l'horizon en s'épaississant, déchirée çà et là par des sommets noirs aux formes géométriques. Parmi eux, deux hautes colonnes, qui semblent de marbre sombre, nous indiquent la pointe Arche. Nous gouvernons dessus et, à 6 heures, nous donnons dans Port-Christmas.

Port-Christmas, Havre-Noël, quel nom plein de promesses, quelle réalité pleine de déceptions! Ce n'est qu'une crevasse ouverte au flanc de la montagne et, sans doute, élargie par les érosions de la mer et des pluies. La côte est à pic de tous côtés et des cascades fouettées par le vent viennent seules blanchir de leurs traînées le flanc noirci des montagnes. Au lointain, la roche Arche détache sur le ciel sa bizarre silhouette de pile d'acqueduc en ruines.

...Le lendemain, 2 janvier, la chaloupe quittait le bord au petit jour; et nous atterrissions sur une étroite plage de sable noir. Tout est noir ici.

La première impression est assez amusante : une bande d'énormes pingouins semble nous attendre : ils ne sont nullement effarouchés, nous laissent approcher et penchent la tête avec des attitudes comiques, suivant nos mouvements avec un intérêt, manifeste. Puis, satisfaits, leur curiosité repue, ils s'éloignent par petits bonds, agitant leurs moignons d'ailes. Nous les suivons, ils commencent alors à donner des signes d'inquiétude, précipitant leurs mouvements : c'est une fuite éperdue, d'une irrésistible bouffonnerie, accompagnée de clameurs que répètent les autres bandes d'oiseaux éparpillées partout sur la côte dans tous les coins de rochers.

Nous sommes arrêtés dans notre poursuite par un banc de vase infecte, insidieusement caché sous des mousses d'un vert tendre. Du premier coup, nous y entrons jusqu'aux genoux. C'est avec grand-peine que nous en sortons, nous bouchant le nez et abandonnant nos pingouins à leur tranquille destinée....

Nous escaladons une hauteur pour avoir une vue topographique de l'île. Nous arrivons ainsi à un plateau caillouteux coupé de petits lacs et de lits de torrents profondément creusés. Nulle végétation, sauf des mousses et une sorte d'artichaut connue sous le nom de « chou de Kerguelen ». Au loin, dans le sud, la haute muraille du mont Havergat nous barre la vue de la mer.

C'est, bien la « Terre de désolation » de Cook, et, cependant, on se sent joyeux aujourd'hui, par ce soleil de printemps et ce ciel méditerranéen. Il y a d'ailleurs une exubérance de vie parmi tons les volatiles qui pullulent littéralement autour de nous ; pingouins paresseux, goélands fuligineux, sarcelles grises, mouettes rieuses, martinets gracieux au bec rouge de sang, tout cela s'agite et caquette à qui fera le plus de bruit...

Nous revenons à la plage. Une équipe de marins a solidement planté en terre le mât, auquel vont flotter tout à l'heure les couleurs aimées de notre pays.

A dix heures, tout est prêt. Le pavillon monte en tête de mât, salué par les officiers et marins du détachement; notre second déclare prendre possession des îles au nom de la France, tandis qu'un peloton de fusiliers

Nous avons pour mission d'installer ici un dépôt analogue à celui que nous avons déjà établi aux Kerguelen. Ce que nous faisons d'ailleurs rapidement, grâce aux quelques installations laissées par les hommes de la Macgera qui vint couler dans la passe, il y a quelques années.

Nous avons trouvé ici l'Angèle-Elisa, petite goélette de la Réunion qui vient pêcher la morue et le homard : son capitaine M. Berlin veut bien nous servir de pilote jusqu'à l'île Amsterdam, gros îlot à peu près inaccessible,

ble, où nous devons installer un troisième dépôt de provisions,

Une nuit de navigation nous conduit en vue du cap d'Entrocasteaux dans l'île d'Amsterdam; celle-ci ne présente aucune particularité remarquable, si ce n'est la peine que nous trouvons à y débarquer, malgré le temps qui est magnifique...

Le 4 février, l'Eure était rentrée au Port des Galets »,